

Yves Rosset

Les Externalités
négatives

Chronique

BERNARD CAMPICHE EDITEUR



CET OUVRAGE A BÉNÉFICIÉ
DE L'AIDE À LA PUBLICATION SUIVANTE :

OUVRAGE PUBLIÉ AVEC L'AIDE DU CANTON DE VAUD



L'AUTEUR REMERCIE DE SON SOUTIEN
PRO HELVETIA FONDATION SUISSE POUR LA CULTURE

prohelvetia

« LES EXTERNALITÉS NÉGATIVES »

TROIS CENT QUATRE-VINGT-UNIÈME OUVRAGE

PUBLIÉ PAR BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR,

A ÉTÉ RÉALISÉ AVEC LA COLLABORATION

DE JANINE GOUMAZ ET DE BETTY SERMAN

PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR : JULIA BAIER, BERLIN

COUVERTURE : LAURENT GOEI

RECTO : EXTRAIT DU CARNET N° 68 D'YVES ROSSET,

CENTRALE NUCLÉAIRE DE FUKUSHIMA

VERSO : EXTRAIT DU CARNET N° 67 D'YVES ROSSET

PHOTOGRAVURE : CÉDRIC LAUBER, L-X-IR IMAGES, PRILLY

IMPRESSION ET RELIURE : IMPRIMERIE LA SOURCE D'OR,

À CLERMONT-FERRAND

(OUVRAGE IMPRIMÉ EN FRANCE)

ISBN 978-2-88241-419-9

TOUS DROITS RÉSERVÉS

© 2017 BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR

GRAND-RUE 26 – CH-1350 ORBE

WWW.CAMPICHE.CH

« — Et nous, commissaire ? Nous, les hommes sur terre, à quoi sert-on ?

» Quand Danglard allait mal, la question sans réponse du cosmos infini revenait le tarauder, avec celle de l'explosion du soleil dans quatre milliards d'années, et du misérable et affolant aléa qu'était l'humanité posée sur une boule de terre égarée. »

FRED VARGAS

Dans les bois éternels

« Over and over — refrain — of the Hospitals — still haven't written your history — leave it abstract — a few images [...] . »

ALLEN GINSBERG

Kaddish

« Les économistes désignent par “ externalité ” ou “ effet externe ” le fait que l’activité de production ou de consommation d’un agent affecte le bien-être d’un autre sans qu’aucun des deux reçoive ou paye une compensation pour cet effet. »

DOMINIQUE HENRIET

« EXTERNALITÉ, économie »,

Encyclopædia Universalis (en ligne),

consulté le 27 novembre 2016

[http://www.universalis.fr/
encyclopedie/externalite-economie/](http://www.universalis.fr/encyclopedie/externalite-economie/)

À Françoise Rosset

JANVIER

1^{er} janvier 2011. Journal mécanique. « C'est largement lié à notre époque et à la façon dont nous voulons vivre. Un iMac au bureau, un MacBook pour lorsque l'on est en chemin, un iPod pour le jogging, un iPad pour l'éducation et la culture et un iPhone pour être en liaison avec tous les autres éternellement jeunes : c'est apparemment ainsi que l'être humain du XXI^e siècle veut se voir et être vu, et il vit depuis longtemps ainsi à New York, Tokyo, Londres, Berlin ou Hambourg. Cela fait de Steve Jobs, cinquante-cinq ans, un philosophe du XXI^e siècle. » (*Der Spiegel*)
Quelles bonnes décisions pour l'an à venir ? Celui qui s'est terminé cette nuit qui t'a vue partir et je me dis que les mesures ont été si vite prises, quelques heures plus tard déjà, au service des pompes funèbres de la ville, après que l'infirmière suisse-allemande est venue nous dire qu'elle était décédée, juste là, pendant qu'on faisait sa toilette, et ce moment, même si extrêmement flou, creux, c'est comme si c'était hier.

Je cherche dans mes carnets, dans ma mémoire, dans le temps, les premières traces, les premiers échos, du commencement, fin avril 2010, quand mon frère m'avait appelé pour me dire que tu étais à l'hôpital, car il t'avait trouvée couchée, complètement déshydratée, dans ta chambre, enfin, c'est comme cela que je crois m'en souvenir. Un instant, j'avais ressenti physiquement et violemment la même sensation que celle éprouvée lorsqu'il m'avait appelé pour m'annoncer la mort de papa, ton frère, dix mois plus tôt. L'impossible chronique vraie. Une manière de revenir, de se ressaisir au monde, d'essayer d'en décrire brièvement, fugitivement, la lumière, le poids de l'air, les chants d'oiseau, le dessin sans fin et sans âge des branches, les épuisements et les dons des pelouses et broussailles des parcs.

Il fond. Comme chaque nouvelle année, c'est par endroits très sale, jonché de restes, de tout et de riens, de feux d'artifices, de pétards, de baguettes de fusées et de bouteilles de vin mousseux vides. Eh bien, bonne année ! Les explosions contre le ciel, cette nuit, encore et encore, comme s'il fallait conjurer le temps en y allumant des étoiles vives, plus éphémères encore que celles, mortes du passé, qui s'allument dans la nuit. Des stalactites de glace suspendues au bord des toits cèdent et vont s'écraser sur le trottoir ou sur les carrosseries des voitures. Devant certaines maisons, les pompiers ferment le passage. La chancelière dit que jamais autant de personnes n'avaient eu du travail en Allemagne cette année. Le rôle capital joué par l'industrie automobile dans cette bonne santé économique actuel. Comme il est étrange de dire cela ainsi, bonne santé, tant la production, obnubilée par la consommation et le credo de la croissance, *growth*, empoisonne l'atmosphère. À dix heures du soir, nous

nous apprêtons à regarder un film policier, assis sur notre canapé en cuir de facture chère, dans la pièce chauffée, le ventre plein et nous voyons, nous voyons de nos yeux télévisés, cette vieille femme qui se couche sur la terre pakistanaise dévastée par l'inondation, un an plus tôt, nue, rêche, inhospitalière, chaotique, là où avant il y avait sa maison, ils n'ont plus rien ou presque, ils n'ont plus rien maintenant, et les nantis, à quelques kilomètres de là, s'occupent à dresser leurs chevaux. Pourquoi y a-t-il des caractères plutôt optimistes, ces êtres qui rayonnent véritablement une sorte d'adhésion fondamentale et positive à l'existence, semblent sans cesse et sans peur portés par un grand élan, un allant inouï, et pourquoi y a-t-il des êtres fondamentalement inquiets, incertains, qu'une mauvaise nouvelle ou un coup de klaxon agressif suffisent à décomposer entièrement, qu'une chique-naude du destin envoie balader dans les cordes, knock-out pour le reste de la journée, peu aguerris, qui semblent avoir non du sang dans les veines mais de la bile ou du jus de carottes, êtres dont je fais, hélas, partie ? Est-ce que par la volonté on peut ? Il y a de tels personnages de romans et d'histoires qui, un jour, *décident* de ne plus se laisser abattre par le destin que la vie semble leur avoir donné et qui dès lors développent en eux une nature combative et persévérante. « Mon équilibre intérieur et ma joie de vivre sont malheureusement à la merci de la plus petite ombre qui passe et j'éprouve alors des souffrances indicibles », écrivait Rosa Luxemburg le 23 mai 1917 à Sophie Liebknecht, la seconde épouse de Karl Liebknecht, depuis la prison de Wronke.

Parfois cela met des heures, des jours, des semaines pour reprendre, pour arriver à cet état qui permet, qu'il faut pour, inscrire, penser, noter, entrer dans ce

temps qui est extérieur, social parce que langagier, chambre d'écho de l'autre. Toujours deux choses à la fois, l'écriture eue et l'écriture reprise. Pourquoi 2011 plutôt qu'une autre année, alors que certains disent que nous sommes entrés dans une nouvelle ère, celle de l'anthropocène? «Ce constat est aujourd'hui très largement partagé par la communauté scientifique.» Le carnet qui mène à 2011 porte le numéro 67 et s'ouvre sur une photographie qui montre Bill Gates en 1973, à moitié couché sur une table d'une salle d'université, peut-être, un bonnet norvégien sur la tête, motifs tricotés noir et blanc, des sneakers *no cool no brand*, il est jeune, *Bubengesicht*, comme adolescent, très très décontracté, il tient un téléphone à fil en spirale, en conversation avec. 1973, année *Quid* et année almanach. 1973, année où les Éditions Fayard publiaient *Les Limites de la croissance* et Ernst F. Schumacher *Small is Beautiful*. 1973, janvier, Jean-Luc Godard achève les quarante-neuf pages d'un projet de film qui doit s'intituler *Moi Je*. 1973, janvier encore, date de la signature à Paris des accords de paix mettant fin à la guerre du Vietnam. Tu avais trente-quatre ans, j'en avais juste sept. Cette pensée, cette nuit, que l'histoire récente est toujours plus éloignée? Alors, vous allez nous écrire une brève histoire de l'écologie l'informatique, de Descartes à Turing, en passant par Norman Joseph Woodland, Marvin Minsky et Tim Berners-Lee? ses effets sur le monde d'aujourd'hui, entre *kicker.de*, mon site de pornos free maudit et Edward Snowden? entre les opérations boursières à la milliseconde et les modèles prévisionnels du Groupe intergouvernemental pour l'étude du climat? entre Mark Zuckerberg et les algorithmes qui inondent les réseaux sociaux de messages de haine? Dans le journal, conséquence de la catastrophe de *Deepwater Horizon*, on apprenait qu'environ

20 % du pétrole extrait en Russie se perd à la suite d'accidents et de sabotages et que 30 % des gaz qui s'échappent comme sous-produit de cette extraction sont brûlés. Le plus souvent, il s'agit de méthane. Des quantités d'émissions qui équivalent à peu près à la totalité de celles du trafic automobile en *Westeuropa*. « L'humanité », écrivent les auteurs de l'étude parue dans *The Anthropocene Review*, « a une responsabilité nouvelle, à un niveau global, pour la planète. » Aysun m'avait appris que leur fille souffrait d'anorexie et qu'elle avait dû être hospitalisée. Elle m'expliquait les trucs qu'elle imaginait pour dissimuler qu'elle ne s'alimentait pas. Je comprends très bien, disait-elle aussi, que, dans ce monde, on n'ait pas envie de devenir adulte. Mais de vivre ? Le 1^{er} janvier 2011, la population mondiale était estimée à six milliards neuf cent seize millions d'habitants. Mais c'est qu'il y avait différentes sources.

Mark réussit à me convaincre de sauter par dessus ce que je crois identifier comme un héritage de vagues principes éthiques protestants (ou est-ce simplement un fond de mauvaise conscience mal gérée ?) et j'achète en ligne trois billets d'avion pour Istanbul. Il fait plus doux et il y a grand monde quand je sors avec Käthe pour chercher un peu de soleil. Je lui dis qu'à notre âge, à notre rythme de production, nous sommes sur une autre voie que celle des succès de librairie ou des prix du *top thousand* sur le ranking des artistes contemporains. Dernier épisode d'une série sur l'individu et l'État et la distance qui se creuse entre eux tout à l'heure sur *Deutschlandfunk*. La démocratie directe peut provoquer des modifications positives mais aussi des changements réactionnaires, comme le vote sur les minarets et sur l'expulsion des étrangers ayant enfreint la loi. À un dîner dans un loft

à Wedding, certains sont encore enthousiasmés par la prise d'une drogue dont le principe actif est le même que celui de l'ecstasy, 3, 4-méthylènedioxyméthamphétamine, ayant pour effet de libérer davantage de sérotonine. Il y a du vin, de la slivovitz, de l'herbe, de la bière, du whisky, du pain, du fromage de Bourgogne, du gâteau aux pommes. C'est le bonheur de vivre. Comme des rois. Mais de quel royaume dévasté? Elle est critique pour la *Frankfurter Allgemeine Sonntagszeitung* et trouve Ingeborg Bachmann sans humour, sans ironie. Une poète qui, selon elle, aime la dépression et qu'elle n'aime pas justement pour cette raison. Je lui réponds qu'on ne peut bien sûr pas juger toutes les démarches d'écriture à la même aune, en attendre la même chose, la même présence. Des éclairages et des avancées dans différents domaines de la vie humaine. Des fables odysseennes et des gouffres bernardiens. Probablement qu'il y a autant d'attentes par rapport au livre que de lectrices et de lecteurs. Ensuite, regarder lentement quelques titres sur les rayons de la bibliothèque d'Hervé et se dire, ah oui ce bouquin! ah oui ce livre! Minuscule araignée du soir, minuscule espoir? Olivier me dit que je devrais acheter quelque chose à Saint-Germain-des-Prés pour ensuite être rentier à vie grâce aux Koweïtiens, aux Russes, aux Chinois, à qui je louerais cher. Sur le plan de l'énergie, j'ai lu ce matin que notre mode de vie fait que c'est comme s'il y avait constamment soixante personnes qui travaillaient pour nous. En 2006, le plaisir puissance trois, c'était une transmission intégrale, intelligente xDrive, Technologie twin-turbo, Injection directe nouvelle génération, avec une valeur de 150 à 245 g de CO₂ par kilomètre indiquée par le fabricant Bayerische Motoren Werke. Une voix dit qu'il y a eu 5 500 000 voitures vendues par l'industrie automobile. Quelle

taille a ce nombre ? Elle dit encore qu'il y a plus de trois millions de personnes sans emploi dans le pays. Essayer de se représenter ce que cela fait, trois millions de personnes. Trois millions de vies, trois millions de réveils, trois millions de pensées avant le sommeil, jours après nuits. Les kilomètres que les autorités grecques veulent fermer avec une barrière plus haute que trois mètres pour empêcher l'immigration clandestine venue d'Asie et d'Afrique.

Lorsque j'avais réussi à t'atteindre et que je t'avais demandé si je devais venir, tu m'avais dit aussitôt que tu n'en étais pas encore là. Ta voix avait changé, cependant, brisée dans son élan, dans sa vivacité chantante, comme chaque fois que tu répondais sinon, cet allô ? curieux et bienveillant, ta voix devenue celle d'une vieille personne, soudain, quelque part, fragile, inconnue. La docteur m'avait informé sur ton état et parlé avec un langage très précis qui m'avait impressionné. Plus tard, je m'habituerai. L'imagerie cérébrale avait mis en évidence un petit point au niveau du cervelet, mais les troubles de l'équilibre, les nausées, les vomissements pouvaient aussi être liés à un trouble de l'oreille interne. Le soir, j'avais été invité à l'ambassade suisse à Berlin à titre d'écrivain et un secrétaire à l'économie avait dit lors d'un discours que l'art saisit ce que la science ne peut pas comprendre.

Gare de Neuchâtel, Buffet express self-service. Quand je suis entré, il y avait la chanson qui dit « *on ira tous au paradis* ». Dans chaque pissoir, une petite grille en plastique du même vert que les sols des stades à pelouse synthétique, raison pour laquelle il y a probablement ce petit but en plastique lui aussi fixé là en bas où l'urine s'écoule, avec même une balle rose immobilisée dans l'air. Là où en est le monde. Et là où

il en est dans les 114 premières pages d'*Apocalypse bébé*, un roman contemporain de Virginie Despentes, celle qui a écrit *Baise-moi*, qu'il faudra que je lise, je me dis chaque fois, à cause de je ne sais quelle idée reçue qu'il faut lire les textes qui font, paraît-il, la culture d'aujourd'hui ou des années 1990 dont, dans le roman, on parle comme de quelque chose de très loin. Grave, le monde. Ou est-ce juste un spécial France, parce qu'il est question de Philippe Sollers et que l'on nous indique des noms de médicaments prescrits par un psychiatre sans qu'il soit nécessaire d'en préciser la nature ou l'effet, vu que c'est probablement bien sûr archiconnu de toute lectrice et lecteur qu'il s'agit d'antidépresseurs ou d'anxiolytiques ? Dans le train, regardant dehors, dans le S-Bahn, regardant dehors, repensant à la phrase de Handke que cite Angelika Overath dans l'entretien que je traduis : « Je m'exerçai à réagir par la langue à tout ce qui m'arrivait. » Mais n'est-ce pas ce qui nous arrive même que modifie le projet d'écrire ? Les boucles des « l » de l'écriture manuscrite de mon père dans ses initiales qu'il inscrit en juillet 1961 dans le volume de la Pléiade intitulé *Histoire de la science*. « L'étude paisible des lettres, de l'histoire, de la philosophie, la contemplation des œuvres d'art, l'amour de la musique, toute cette délectation secrète au contact des témoignages d'une pensée et d'une sensibilité élevées, délectation dont on apprend à jouir que lentement, voilà ce que certains redoutent de voir mis en péril par l'extension irréductible de la science. » Pourquoi suis-je resté lié à cet être-là, le père biologique, le père présent, jusqu'à la séparation, alors que j'avais douze ans, puis autrement là, quand même ? Pourquoi n'ai-je pas, aussitôt que je l'aurais pu (mais quand ?) cherché d'autres pères ? Après avoir parqué la voiture de maman devant la grande salle de

Mont-sur-Rolle, je vais, sous un ciel étoilé, au cimetière, et passe, et m'incline brièvement, mains serrées à plat devant ma poitrine, devant la tombe de papa, la tombe de Françoise, la tombe d'Étienne, le jumeau de mon frère Jean, mon premier mort, ma venue au temps, dont je déchiffre au toucher le prénom en lettres métalliques fixées sur la pierre, braille d'un autre temps où je suis aveugle sans ses yeux, devant la tombe de Louis et Odette, envahie par une lavande follement débordante qui se moque du règlement communal sur la distance entre les tombes et qui doit te faire te retourner dans la tienne, toi, Louis, qui a été juge. Il y a encore la tombe de Marguerite, que l'on appelait Magui, et celle d'Alice, que l'on nommait Lilo, les deux sœurs de Louis, mon grand-père paternel. Les jeunes morts et ceux qui sont là depuis longtemps, avec lesquels on s'est habitué à vivre, à oublier, curieusement, étonnement. Pensant à la maison entrée dans la famille par un second mariage et dont je suis cohéritier, je me demande, à côté du bénéfice matériel et économique certain des loyers, quelles racines, quels liens existent entre mon corps, mon esprit, mes forces et mes faiblesses de vie, et cette pierre, ces blocs de molasse recouverts de crépi. Le mot patrimoine. En revenant vers le hameau des Truits, je vois, vers l'ouest, dans la pénombre, le grand centre de bureaux récemment érigé entre la route du vignoble et l'autoroute, les silhouettes des immeubles électriques derrière le vieux centre de la petite ville, j'entends le bruit des voitures circulant à plus de 100 à l'heure et je me murmure un instant que ce n'est plus beau. Los Arc Lémanique, c'est ça le rêve? Le prix de la croissance? «Le canton de Vaud est aussi grand qu'un Los Angeles où il y aurait la forêt, des lacs, entre les quartiers.» (Godard) Les gestes à faire pour finir de vider l'appartement de la

morte. Un topo littéraire bien connu. Dernières choses, derniers biens, derniers désordres, vaisselle, bibelots, sacs IKEA pliés dans un sac IKEA plié dans un sac IKEA, antiquités ayant perdu leur âme depuis qu'elles sont orphelines du récit de leur présence, appareils électroménagers, vases, vieilles bouteilles à la cave, comment ont-elles pu être oubliées ? un vieux marc de 1952 absolument imbuvable, un alcool aussi flou et perdu que le passé où il a été distillé et qui laisse un drôle d'effet dans l'estomac. L'ouvrage *Indignez-vous* est en rupture de stock et *Le Temps* demande à des personnalités ce qui les indigne, elles. Je continue à lire Virginie D. Respect fondamental, d'abord, face à tout livre publié, puis, ensuite, vient le sentiment critique. Y a des bons moments, caricatures et états des lieux et des personnages, exagération vérité, errances relationnelles et contrôle électronique. C'est vrai qu'on est arrivé à une situation où ce n'est plus Big Brother mais la Démocratie qui nous surveille. Migrants de banlieue et monde aquarium de la littérature française, cette sorte de soirée à Barcelone qui partouze un peu avec des gouines tatouées. Se faire enfileur pour trouver du plaisir. Allen Ginsberg interdit pour lyrisme anal. Et vous, qu'est-ce qui vous fait jouir et qu'est-ce qui vous indigne ? Dans le même journal, il y a toute une page sur les moyens qui pourraient être mis en œuvre pour empêcher que le franc suisse devienne trop fort alors que concrètement, moi, plus il l'est, plus je suis gagnant. Trébucher à la fin sur ses propres intérêts. La carrière du père amèrement brisée pour une affaire de ristournes. Feuilles mortes, herbes couchées, bruns, noirs, terre végétale humide, tout est tombé, affaissé, endormi, au jardin. Comme il fait une douceur de printemps, je m'étonne qu'avec elle c'est l'espace même qui change. La faiblesse des États face aux processus financiers, l'école

actuelle qui ne demande que des performances, l'interdiction de la mendicité à Genève, l'augmentation de la violence gratuite, les accusations contre le général Guisan d'avoir soigné une trop grande proximité avec les nazis, tout cela indignent les gens interrogés. Mais, rajoutent certains, être indigné, cela ne suffit pas. S'installe peu à peu après Morges, le long des voies, une zone commerciale et industrielle qui a la même laideur paysagère insouciante et pragmatique qu'en France.

Je t'avais appelée et je n'avais compris, de ce que tu me disais, que les mots « somnole » et « bonne nuit ». Maman m'avait dit au téléphone comment elle avait été immensément attristée par ton état, imaginant comment cela devait être terrible pour toi d'avoir, l'esprit clair – certainement, je veux le croire encore aujourd'hui – perdu la parole. Ne plus rien pouvoir faire seule. Vertige et vue double. Nos sens. Elle m'avait aussi parlé de tante Julie, qui avait fêté ses nonante-sept ans à Béthanie. Elle a bien mangé et elle est encore complètement là. Mais si elle part, elle peut aller. Avoir vécu, pleinement. Le mai était gris, éclairé cependant par des verts d'une incroyable luminance. Loin de toi, géographiquement, physiquement, je n'avais plus de nouvelles et les jours passaient. Les aveux de désarroi collectif que Jean-Charles Massera trace et trouve à la pelle sur les forums du Net. Le milieu du siècle passé comme début de la nouvelle époque géologique. « À ce titre, l'explosion de la première bombe atomique de l'Histoire, le 16 juillet 1945, dans le désert du Nouveau-Mexique – quelques semaines avant les bombardements d'Hiroshima et de Nagasaki –, pourrait être considérée comme le point de départ de l'anthropocène, dans la mesure où la dissémination des matières

radioactives autour du globe constitue “un signal attribuable sans équivoque aux activités humaines”. »

ÉTATS Jours qui se réchauffent mais ce n'est que janvier. Il pleuvait hier au stade de Bayer Leverkusen. Il pleuvait quand je suis rentré de Suisse romande jeudi matin. Vu Denis, le matin, dans le bureau où il fait un remplacement. Il a maigri. Il est tout en énergie, cependant, comme je l'ai toujours connu. Il parle très directement des choses, comme je l'ai toujours entendu. Un tiers d'un lobe du poumon enlevé. Comme il est engagé à titre d'indépendant et qu'il marque ses heures, il sent que les regards se tournent vers lui quand des gens passent. Le choc des chimiothérapies. C'est dur. C'est lourd. En face de lui, raconte-t-il, un gars de trente ans très mal en point. Ces jours l'Allemagne occupée par le scandale dit de la dioxine dans les œufs. Mais qui, demande la *Tageszeitung*, est coupable ? Les producteurs ou les consommateurs ? Nouvelles inondations provoquées par des pluies en Australie, au Brésil. Un expert dit qu'il s'agit probablement d'une conséquence, même si encore lointaine, du réchauffement climatique. Un autre expert, en paléontologie, dit que les changements du climat ont toujours eu une influence forte sur les hommes, mais que là il n'y a plus de place, plus d'espace pour aller ailleurs. Les mêmes mots de « réchauffement climatique » dans la bouche d'un garçon dans le métro M2, qui disait à son copain un peu plus grand, plus lourd, plus pris que lui dans cette forte croissance adolescente mâle dopée aux produits laitiers, que ce n'était pas Dieu qui faisait que la météo annonçait du chaud, du plus chaud pour ce week-end, comme il le lui lisait en feuilletant *20 Minutes*, mais que c'était le réchauffement ; et le

métro avançait dans l'ouvrage souterrain et le garçon s'est mis alors à déballer une sorte de lézard en pâte slime qui tenait dans sa forme, probablement le gadget du *Picson* qu'il avait acheté, ce magazine BD qui marche encore après tant d'années, une vraie mine d'or, ce personnage, c'est le cas de le dire. En passant devant les étals du marché, je m'étais souvenu de la remarque de Viviane, qui promet le développement durable et y réfléchit dans l'administration des choses par l'État, et qui disait que les maraîchers avaient de la peine à trouver des gens prêts à reprendre leurs tâches et leur commerce, et qu'alors, cela va disparaître, cette culture de la vie ? Ces mélanges de tant de dons locaux apportés à l'aube, petits fruits de saison, fleurs des prés, quelques œufs, des radis, des confitures maison installées sur des cageots en bois retournés posés sur le pavé rue de la Louve, ces salades que l'on vous emballait dans du papier journal, les résultats de troisième ligue ou les annonces mortuaires qui se tachaient d'humidité et s'alourdissaient de terre et commençait à se faire grignoter par des petits vers ? Sabine m'avait raconté combien elle était toujours plongée dans le désarroi, la tristesse, quand elle avait ses règles, l'horloge biologique tourne et elle va avoir trente-sept ans et, que pouvais-je dire, je lui disais que cela allait aller, puis Paul est entré pour nous montrer sur son iPhone une vidéo YouTube d'un skateur au X Games qui fait une chute vertigineuse après avoir passé brillamment d'une rampe gigantesque à une autre sur sa frêle planche à roulettes. Écouté hier un débat sur Wikileaks qui réunissait un secrétaire d'État au ministère des Affaires étrangères, un membre du *Chaos Computer Club*, un hacker et un journaliste de la *Süddeutsche Zeitung* spécialisé dans l'investigation.

Mais quoi, n'est-il pas vain de revenir sur ces jours passés, de raconter cette fuite, cette dessaisie? La radio parlait de la situation sociale et financière de la Grèce, indiquant que la majorité des Grecs sont dépendants de l'État. Mais ailleurs, tout le monde ne l'était-il pas aussi? Des oiseaux dont le comportement faisait penser qu'ils pensent, très précisément. Mon frère m'avait appelé, choqué et bouleversé après être venu te rendre visite. Il racontait ta peine immense à articuler de manière compréhensible, et parce qu'il pouvait ainsi, en quelques secondes, peindre le tableau de ta situation, il était tout simplement inimaginable que tu aies eu besoin du même temps pour dire un seul mot. S'agissait-il d'une inflammation du liquide céphalo-rachidien? Dans des papiers, je tombai sur une carte de vœux de tante Julie: « Que votre année se déroule harmonieusement comme la spirale infinie du bonheur. »

AJUSTEMENT MANUEL DU CALENDRIER « Sans travail, le vaisseau de la vie humaine n'a point de lest. » Stendhal, *Souvenirs d'égotisme*. Bois froid du parquet, thé vert importé du Japon, croisements à travers les vitres, engourdissement, robinet qui goutte et impression de passer pas mal de temps à des tâches ménagères. Année X du calendrier cosmique. L'état intérieur, psychique, émotif, spirituel, de quelques collaboratrices et collaborateurs du CERN ou d'autres grandes institutions de recherche fondamentale, en cet instant. Mais qui nous raconte, nous fait la synthèse des résultats de ces efforts-là? Le *Unwort* de l'année 2010 a été choisi, c'est *alternativlos*. Parce que cela voudrait dire que le processus de consultation et d'écoute et de changement démocratique serait dans un cul-de-sac. Une séquence montrant un être qui travaille excessivement et gagne fort bien sa vie, qui a

aménagé chez lui un joli salon confortable et de goût où il reçoit le soir des amies et amis et boit de bons alcools en écoutant de la musique follement variée et absolument excellente, entre sa fantastique collection de disques et de CD et les nouvelles offres de Spotify, dans l'*atmosphère* *ambiance* de laquelle ellesils, progressivement gagnés par une banale mais puissante ivresse partagée, discutent très intensivement de toutes sortes de choses en s'enivrant encore plus de phrases spéculatives ou fatalistes ou euphoriques ou cyniques sur Dieu et le Monde, l'Argent et le Mal, le Sexe et la Violence, phrases qu'*ellesils* oublieront dès le lendemain en reprenant le rythme soutenu et privilégié de leur vie professionnelle. Nous allons chez un photographe turc du quartier faire un portrait de famille pour un projet artistique d'un ami de Käthe. Les filles y sont rayonnantes et nous, nous sommes marqués par l'âge. Quand je vois 1965 sur le formulaire de l'administration fiscale, je me dis que pour les gens nés disons entre 1975 et 2005 je suis déjà parmi les vieux. L'écrivain Marcel Cohen parle de la liberté de circulation à l'intérieur de l'ouvrage pour le lecteur. « Ce qu'il y avait de plus affreux était de regarder en moi-même. » Stendhal encore. On a donné aux événements récents qui ont eu lieu en Tunisie le nom de « Révolution du jasmin ». Il paraît que la femme du président est partie avec des centaines de kilos d'or. Cela se passe aujourd'hui, avec une énergie criminelle qui semble sans limite. Un café noir en salle, au Saint-Malo, au coin entre le bas de la rue d'Odessa et la rue du Départ, près de la gare Montparnasse, vers 8 h 30. Les gens se pressent sur le trottoir de la nerveuse capitale. Où vont-ils, d'où viennent-ils ? Paris, dit plusieurs fois de suite, exclamé ! La longue plainte de ceux qui disent que la ville n'est plus ce qu'elle était. L'enfant qui devait presque courir pour

aller aussi vite que son père qui le tenait par la main boulevard Edgar-Quinet, près du cimetière du Montparnasse. Putain, vous z'avez pas d'la monnaie, râte le vendeur de journaux. Place Denfert-Rochereau, passant loin du *Lion* au milieu de la circulation, qui semble si fier, je me disais, j'ai quarante-cinq ans, cet âge où les personnages de roman regardent déjà à moitié (comme un bilan) leur vie, l'âge où l'on est cadre supérieur ou artisan expérimenté, ouvrier endurci ou ex-sportif professionnel comprenant sa douleur, ce ne sont plus des êtres qui ont encore la vie devant eux, ils sont menacés par la maladie, la crise de la *middle life*, le burn-out, les premiers soucis de santé à cause des os, des articulations, de la graisse, les décès commencent à se rapprocher, devant, autour, et leurs histoires d'amour qui. Mais plus qu'une question d'âge, c'est une question de parcours et d'agir en l'esprit ou en lien avec les fruits et les lumières de la Terre. Temps des gels et de l'obscurité. Alors que souvent je me surprends à aller en m'étonnant comme si c'était pour la première fois. Les tombes serrées du cimetière du Montparnasse sont comme le miroir de la densité minérale et pauvre en végétal de la ville, lourdes plaques, tombeaux solennels, médailles gravées. Olga et Joseph Ginsburg rejoints par les fans de leur fils, la tombe de Beauvoir, et Sartre qui a une stèle claire levée vers le ciel. Le choix est une décision. Ma chambre est au sixième étage du centre international de séjour, le FIAP Jean Monnet, entre hôtel fabrique et auberge de jeunesse, et donne sur un immeuble moderne à l'architecture anonyme, fonctionnelle, minimale, de l'autre côté de la rue Cabanis. Derrière les fenêtres, dans deux pièces, des gens viennent s'asseoir à des tables mises pour le repas et je me demande si ce sont des patients de l'hôpital Sainte-Anne, psychiatrique, dont le bâtiment fait partie.

Perdre la boule. Souffrir extrêmement, en soi. L'inimaginable et le tabou. La faille. La fêlure. Bizarre et mystérieuse installation devant l'immeuble d'un parquet gravé d'un texte délirant – mais qu'est-ce que c'est? – par un fils de paysan suicidé qui est devenu fou et est mort reclus dans sa chambre. Se laisser mourir de faim à trente-trois ans. Entrez dans la barre de recherche de Google «parquet gravé texte fou paysan» et vous tomberez sur le Plancher de Jeannot, découvert par un antiquaire dont le père psychiatre s'intéresse à l'art des fous. Œuvre inclassable, un temps convoitée par la Collection de l'art brut de Lausanne. C'est grâce au professeur Jean-Pierre Olié que le Plancher de Jeannot est désormais installé en permanence devant l'hôpital. «LA RELIGION A INVENTÉ DES MACHINES À COMMANDER LE CERVEAU DES GENS ET DES BÊTES...» commence le texte. Délirant, vraiment? Le tombeau de Napoléon, hier, aux Invalides, qui, dans sa démesure, ne l'était pas moins. Au Flash, vers 20 heures, on joue *Chéri FM*. Des petites plaques au mur imitent celles des noms de rue genre «Place de l'Apéro». Les gens toraillent sur les trottoirs et la ville chauffe les terrasses. Mon dieu, c'est dingue. Contagion d'écrans plats partout, en plus de tous les *displays* qui nous. Ne pas oublier les livres de Kurt Vonnegut. Fric, bouffe, automates à billets de cinéma et SDF couchés sur des grilles. Faire, inlassablement, la découverte du monde, de soi, un peu, puis mourir. Nom d'un chien. La multitude des objets, textes manuscrits et autres uniformes de l'époque napoléonienne exposés au musée de l'Armée des Invalides donne matière à penser. La quatrième de couverture d'un livre à la FNAC dit qu'aujourd'hui l'avenir se joue dans les laboratoires. UN RÉCHAUFFEMENT D'ORIGINE PRODUCTIVISTE. Frapper à trois heures du matin à la porte des adolescentes

voisines et bruyantes en râlant que je dois travailler tôt. Mais quel est ce vieux petit emmerdeur!? Les habits si majoritairement sombres du froid. Je me laisse à nouveau emporter par la fuite pressée des passants matinaux derrière les vitres du Saint-Malo. Lu la veille une quarantaine de pages du manifeste anti-nucléaire intitulé *Le Sens du vent*. Que l'on trouve à la FNAC. Que faisons-nous? Dans quelle conscience sommes-nous de nous-mêmes, humanité industrialisée? Comment intériorisons-nous la menace? Quels sont les processus à l'œuvre? Pourquoi réussissons-nous si bien, tant à l'échelle individuelle qu'à celle de la société, à refouler, à ne pas nous percevoir et nous admettre comme acteurs des causes mêmes de cette menace, justement? C'est la succession des mots qui fait l'émotion. Passer, s'arrêter, regarder, trembler, ému, y penser, songer, devant la tombe de Charles Baudelaire. Notre consommation d'électricité. À l'instant. Tous ces livres sur l'Arménie, dans une librairie orientale, rue des Princes. Cette impression qu'il n'y a que des restaurants japonais. Près de la gare de l'Est, des hommes noirs parlent dans une petite brasserie avec zinc et tables comme dans les films de la nostalgie. Ça va mon pote? Fatigué de la tête? Ah ah ah ah ah ah. Un comptoir déborde littéralement de fromages sur la rue. Pensé à l'absolue légitimité de la colère et de la honte et de l'angoisse derrière ce texte sur la nucléarisation de notre mode de vie en regardant l'étoile sombre tatouée dans le creux au bas du pouce sur le dos de la main de la zonarde *anarcho-piercée* qui demandait ordonnait à son chien de s'asseoir et avait un paquet de jambon cuit emballé sous vide dans du plastique dans la ligne 5 jusqu'à la gare de l'Est et le vieux beau au nez cassé à la Blueberry et à la sacrée tignasse blanche qui causait franchement à voix grave dans son portable au milieu de nous puis

ensuite le calme attrayant précieux et rêveur des tables de livres à la librairie La Hune à Saint-Germain-des-Prés. Michèle nous avait dit que pour les Français, la gare de l'Est reste marquée par la mémoire des départs vers le front, vers la déportation. Hier, petites pièces de théâtre à l'école présentées par les élèves du cours d'art dramatique. Edda a écrit une scène où les jeunes disent qu'ils sont libres, libres de faire tout ce qu'ils veulent, mais l'un d'entre eux se révolte contre cette liberté et dit qu'il y en a trop et utilise pour l'exprimer l'image d'une surabondance de nourriture pour un estomac déjà plein. *Kotzen ist auch Detox!* Dans *Le Sens du vent*, je trouve enfin aussi une critique du développement durable dans un monde qui, sinon, pour le reste, ne changerait pas et resterait productif à fond. Comme les gens marchent plus vite à Paris qu'à Berlin! Est-ce pour éviter de voir trop longtemps ceux qui se sont échoués, agenouillés, recroquevillés, directement sous leurs yeux? Comme j'aimerais que l'on me rassure! Il y a eu un rapport officiel aux USA sur l'origine de la crise de l'automne 2008. Erreurs d'appréciation humaine, rapacité et cupidité. Six ans plus tard, on dira que ce sont les petits épargnants qui sont les grands perdants, à cause de la chute des taux d'intérêt. Privatiser les gains et collectiviser les pertes, qui ne connaît pas cette astuce? Car ce sont les possédants qui peuvent prêter aux États et s'enrichir ainsi encore plus. Le *Tatort* raconte une sombre histoire de corruption dans un poste de police. Un jeune enquêteur incognito au nom de la loi et se tue d'une balle dans la tête le canon dans la bouche il y a juste l'explosion et le reste c'est le cerveau des téléspectateurs du dimanche soir qui imagine et conclut, avant d'aller se coucher avant de recommencer une nouvelle semaine de productivité. Grande mise en scène à la Neue Nationalgalerie pour

exposer la bouteille solitaire de *Belle Haleine-Eau de voilette* de Marcel Duchamp signée Rrose Sélavy, alors que dehors des hommes et des femmes manifestent sous l'œil de la police leur solidarité avec la rue égyptienne. Qu'est-ce qu'on veut nous faire croire, et qui est « on » dans la question ? Finir par aller mettre sa queue dans les mains de la mafia. Finir par discuter de haute philosophie politique l'esprit tendu et excité par des poudres payées cher par des petits et grands dealers qui assassinent. Que nos vies sont médiocres et méprisantes ! Solidarité ! Mais avec qui ? « De tous côtés, on suppose par principe que l'État est une entrave au bon fonctionnement des affaires humaines. » (Tony Judt)

Enfin, à la mi-mai, j'étais venu te voir au CHUV. En vidant ta boîte aux lettres, aux Truits, j'avais vu ton nom, écrit dans une police élégante, et j'avais songé à ton prénom, que je trouve beau, et avais songé à Françoise, dans *À la recherche du temps perdu*, me demandant si tu avais commencé à la lire ou pas encore, et ce qui sera encore possible. Dans un des ascenseurs de l'hôpital, où tous les acteurs de cet univers terrible et guérisseur à la fois se retrouvent brièvement mélangés, je m'étais dit que pour celui qui ne sait pas, les mots, les explications, les hypothèses de diagnostic, les images des examens radiologiques, sont aussi mystérieux que les nébuleuses. Sinon, c'était très concret, la stupéfaction, le malaise, la douleur face à la maladresse et la lenteur de tes gestes, l'impuissance ressentie, de part et d'autre, l'amour ressenti, de part et d'autre, tu as soif ? l'étroit de la chambre partagée avec un autre être, les brochures d'information aux patients, les médecins qui ont du temps mais aussi peu de temps, puis à nouveau l'ascenseur, les gens dans le hall, le goudron des trottoirs, et l'arbre de

Judée, place de la Madeleine. Samedi, le ciel avait été souvent noir, plein, de lourds nuages proches, mais rien n'était tombé et j'avais pu tondre le gazon de ton jardin à l'électrique. Effets/réponses de certains médicaments, tâtonnements thérapeutiques, couloirs au linoléum brillant. Nous, les proches, et ce sentiment de t'avoir abandonnée parce que nous ne pouvions rien faire, qu'être là, à découvrir tes cheveux plus blancs, les mouvements involontaires de ta tête, à te voir mâcher rapidement, fortement. Changer la serviette, amener le vase, devoir se protéger, car la voisine, avec un fils d'un caractère semblant plutôt grincheux et égoïste, est contagieuse. Gouttelettes et masque de chirurgie. Comme tu avais déjà maigri. J'avais vu la peau de ton épaule, la peau tachée de tes bras, je devais te tenir la main avec mes gants de protection, la peau du temps. On apprenait que le pétrole libéré envahissait le golfe du Mexique et que l'on craignait qu'il soit emporté dans des courants qui pourraient le mener en Floride. *Le Temps* parlait de films montrés à Cannes qui traitaient de la crise, laissant comprendre que cela aurait commencé au début des années 1980, avec les dérégulations, sous Reagan, libérer l'économie pour lui permettre de mieux croître et dévorer et prier un dieu injuste pour que l'effet de ruissellement se réalise. Revenu à Berlin, je m'étais demandé, complètement affolé, si je t'avais une seule fois souhaité tous mes vœux de guérison ? Oh ! et comment tous ces jours l'éventualité de ta mort était déjà pensée, présente, hantante, tue, et je rangeais des choses, seul, dans ton appartement, occupais les lieux que tu avais abandonnés si soudainement, sans imaginer que tu n'y reviendrais plus. Tout en suspens et autour, tout le temps, partout, les mots du monde de la finance, crise, dette, gains, intérêts, spéculation, taux, points, analyse, prévisions,

hausse, agence, ratios, inflation, banque, peurs, crises encore, catastrophe, promotion en continu des vols bon marché, du cochon moins cher au supermarché que de la bonne nourriture pour chat. Faut-il lui couper les ongles ? Puis mon frère m'avait téléphoné, les nouvelles n'étaient pas bonnes, les médecins proposaient une chimiothérapie. Au stade 4. Des soins palliatifs. Atténuer les effets sans guérir les causes. À Kaboul, des soldats de la *Bundeswehr* patrouillaient au milieu de femmes invisibles sous des burqas bleues en plastique. Puis soudain j'avais eu peur, car avec toi, si tu parlais, ce serait la voix du monde des ancêtres paternels qui disparaîtrait, monde que je voulais encore que tu me racontes, que tu m'ouvres, me transmettes, les ancêtres, qui, dans le vaisseau des morts, tiennent les filets des familles dans la mer du temps où l'on s'accroche pour ne pas se noyer.